

# Maëlle

-Roman-

**Pierre-Jean Rooryck**

Maëlle

## **Du même auteur**

**Bêtise**

## Maëlle

*Maëlle est un prénom que j'ai rencontré un après-midi de printemps dans une caserne belge de l'Eifel.*

*C'était en 1984.*

*J'ai tout de suite compris que ce nom ferait partie de ma vie et qu'il me fallait sans tarder lui écrire une histoire.*

*Et c'est ce que je fis.*

*D'abord une nouvelle, puis un premier roman, inachevé, un deuxième, déchiré, un troisième, disparu dans un feu de cheminée, et enfin celui-ci...*

*Maëlle est aussi le prénom que j'ai donné à ma fille à qui je dédie ce livre.*

Maëlle

## **Avant-propos**

Même si l'Eglise avait démenti et imposé sa propre version, les rumeurs allaient bon train dans la ville.

Jamais des bandits de grands chemins n'auraient tué le comte et la comtesse avec tant de cruauté.

Les femmes de chambre et les valets avaient dit le massacre : gorges tranchées, coups de couteau acharnés et lacérations.

Et puis, il y avait cette phrase, comme une malédiction, tracée avec leur sang sur les murs de leur chambre :

« TREMBLEZ, JE REVIENDRAI. »

Maëlle

## **CHAPITRE I**

Les roues de la carriole, un chariot à la bâche hors d'âge et dont la couleur était perdue depuis longtemps, buttaient sur chaque creux du chemin, une route en terre boueuse et mal entretenue. Les chevaux, deux bêtes de somme vieillissantes, réglaient leur pas sur celui de la silhouette encapée qui marchait à leur gauche. Le jour, gris, terne, froid, humide, peinait à se lever, alourdi par une brume matinale qui dissimulait le paysage et les couleurs rousses de ce début d'automne.

Peu avant le pont qui enjambait la rivière, la silhouette poussa les chevaux sur le côté droit du chemin et immobilisa le convoi. Elle prit d'épaisses couvertures à l'arrière du chariot et descendit vers le cours d'eau. La nature était généreuse dans ce pays, arbres et buissons couvraient la plaine et même le ciel bas et la pluie fine qui commençait à tomber ne l'enlaidissait pas. Au contraire, une aura mystique se dégageait et envoûtait qui savait regarder.

La jeune femme ôta sa capuche et la lourde cape qui couvrait ses épaules. Ses cheveux noirs ébouriffés,

très légèrement bouclés, son teint halé, ses traits fins attiraient le regard qui immanquablement restait accroché aux yeux sombres et brillants. Elle se défit de ses autres vêtements taillés dans une toile grossière, se mit complètement nue et plongea dans l'eau glacée de la rivière.

Un homme sortit de l'arrière du chariot. Il était grand, trapu, robuste, déjà âgé mais sans aucun cheveu blanc. Il s'étira pour essayer d'échapper au sommeil qui le tenait encore. Comme la pluie avait cessé, il alluma un feu et prit dans un coffre fixé au flanc gauche du chariot de quoi préparer le premier repas. La jeune femme le rejoignit, enveloppée dans les couvertures pour se sécher.

- Tu devrais en faire autant, dit-elle.

- Je déteste l'eau froide. Je demanderai une cuvette quand on s'arrêtera dans une auberge.

Sans aucune pudeur, elle laissa tomber les couvertures et remit ses vêtements de toile qu'elle tenait à la main. C'est à peine si l'homme lui avait prêté attention. Elle vint s'asseoir près du feu et le laissa s'affairer.

- Quand arrivera-t-on ?

- Aujourd'hui peut-être, ou demain. Tu verras, c'est une petite ville agréable, les miséreux n'y sont pas nombreux, les gens y sont hospitaliers. En tout cas, c'est le souvenir que j'en ai.

« Un très, très lointain souvenir » avait-il envie d'ajouter.



## Maëlle

Quand ils se remirent en route, la pluie tombait à nouveau. Elle serait leur compagne de la journée. La jeune femme reprit sa place devant le chariot.

Le pont craqua sous leur poids, comme pour manifester son mécontentement, comme s'il était réservé au seul passage des paysans qui vivaient péniblement dans le hameau qu'on apercevait au loin. Ils ne s'y arrêteraient pas.

Assis à l'intérieur du chariot, l'homme regardait la jeune femme marcher. Il ne savait d'elle que ce qu'elle avait daigné lui raconter, ou plutôt ce qu'elle lui avait laissé deviner. Pourtant ils voyageaient ensemble depuis plusieurs années. En amis. Juste en amis, comme deux âmes errantes, comme deux compagnons de vie, heureux de leur état.

Vers la fin de la journée, ils aperçurent les toits de la ville. La bourgade paraissait assez grande, ils pourraient s'y réchauffer. La jeune femme immobilisa le chariot.

- On passe la nuit ici ?

- Non, tu sais que je n'aime pas arriver dans une ville le matin.

- Tu connais une auberge qui nous accueillera ?

- Oui, n'aie crainte, j'y ai logé gamin, avec mes parents.

Elle ne put s'empêcher de rire.

## Maëlle

- Heureusement que les choses ne changent pas vite dans ce pays !

Il faisait nuit quand ils entrèrent dans la ville. Les premières maisons ressemblaient à celles de tous les villages, un seul étage, écrasé sous un toit de chaume, de petites fenêtres - quand il y en avait - des portes lourdes et grossières pour préserver un trésor inexistant, de la boue partout et la crainte des étrangers qui se lisait sur les rares visages qu'ils croisèrent.

Maëlle marchait toujours aux côtés des chevaux, sans peur et sans pitié de ces gens. C'est à peine si elle les voyait. Un pont séparait le coeur de la ville de ces faubourgs malodorants. L'homme descendit et paya le passage. Les maisons étaient plus hautes, on apercevait parfois une lueur aux fenêtres, l'odeur était à peine plus agréable mais les rues demeuraient aussi désertes.

- Qu'allons-nous faire du chariot ?

- L'auberge est à la limite de la ville, on pourra le laisser derrière.

Maëlle vida son gobelet de vin d'un trait puis, avec son couteau, attaqua le plat que l'aubergiste leur avait servi. La salle grouillait de monde, de bruit, de chaleur, comme si c'était le seul lieu de la ville où il restait une possibilité de vie.

- Tu ne manges pas? demanda-t-elle.

## Maëlle

L'homme la regardait se servir dans le plat commun mais ses sens ne percevaient rien. Il avait l'esprit ailleurs.

Maëlle reprit du vin puis lui agita la main devant les yeux.

- Ouh, ouh, je suis là, dit-elle en riant.

L'homme sourit.

- Excuse-moi, je pensais à ma fille. Ca fait huit ans que je ne l'ai pas vue, c'était l'année de son mariage.

Ce n'était pas la première fois que Maëlle entendait l'histoire mais elle le laissa continuer.

- Nous étions marchands en ce temps, ma femme et moi, dans une ville loin d'ici. La petite s'est mariée et c'est ici qu'ils sont venus s'installer. Ma femme est morte trois ans après le mariage, comme si, sa tâche accomplie, elle n'avait plus rien à faire en ce monde. C'est à ce moment que j'ai tout laissé pour partir sur les routes.

Charles s'interrompit. Il savait que Maëlle n'aimait pas les souvenirs. Le passé contenait trop de choses inachevées, ou mal achevées, trop d'événements qu'on n'avait pas pu maîtriser, trop d'alternatives où l'on avait fait le mauvais choix.

- J'ai à la fois peur et envie de me retrouver face à elle.

Maëlle remplit le gobelet de son compagnon.

- Bois, soûle-toi même si besoin est, ce n'est pas un remède mais ça soulage. Demain il fera jour et tout ira

## Maëlle

mieux. Mais si tu as peur qu'elle te voie avec moi, je peux rester dans l'ombre.

- Ne sois pas idiote.

- Elle sera contente de te voir...

La jeune femme laissa sa phrase en suspens.

- ... surtout si je ne reste pas, acheva l'homme en souriant.

- Chacun a sa vie, Charles, et la nôtre comprend trop de libertés. Enfermé dans une maison, dans une ville, même avec des êtres que tu aimes, tu serais invivable. Ils ont leur vie, leurs manies, leurs enfants sûrement, des amis probablement, un rang à tenir, une réputation à conserver ! Alors si tu passes un jour ou deux, les voisins te voient à peine, tu es l'original de la famille qu'on accueille avec condescendance, tout est bien. Si tu t'installes, tu deviens le nomade honteux, cet être vil et peu recommandable qui a voyagé plusieurs années avec une catin, le parent déshonoré et déshonorant qu'on cache et qu'on montre en s'excusant. Toutes tes habitudes, toutes tes idées finiront par les ennuyer et même toi, tu en viendras à leur reprocher leur façon de vivre, cloîtrés comme des moines, comptant comme des marchands. Parce que tu n'es plus des leurs, tu es un étranger maintenant...

A nouveau, Maëlle remplit les verres puis elle héla l'aubergiste et lui fit signe d'amener une autre cruche.

## Maëlle

- Ca manque de musique, lança-t-elle au jeune homme qui les servait.

Lorsqu'ils quittèrent l'auberge, qui se trouvait à quelques pas à peine du centre marchand, la matinée était déjà bien avancée et un doux soleil réchauffait les rues, comme cela arrive parfois dans le nord en début d'automne. La ville était revenue à la vie. Là, regroupées dans des rues attenantes, des boutiques étalaient des marchandises les plus diverses, tissus plus ou moins grossiers, soieries, épices, bijoux et, certainement, dans quelque arrière-boutique, les sortilèges les plus divers. Maëlle s'arrêtait à chaque étal, tâtait les fruits, les étoffes, écoutait ceux qui se croyaient obligés de bonimenter les passants, clignait de l'oeil aux marchands qui la dévisageaient un peu trop, surtout si leurs bourgeoises l'avaient remarqué. Elle profitait autant du bruit de la cité que la veille elle avait goûté aux joies du silence et de la solitude de la pleine campagne.

Charles marchait devant et régulièrement s'arrêtait pour attendre sa jeune compagne, mais jamais il ne lui faisait de remarques. D'ailleurs, il savait que c'était inutile.

Il s'approcha enfin de Maëlle.

- Nous sommes arrivés, dit-il en désignant une boutique où l'on devinait à travers des carreaux opaques des chandelles de toutes tailles, pendues par deux, reliées

## Maëlle

par la mèche et surplombant un bric-à-brac de marchandises disparates.

- Tu ne préfères pas que je reste ici? Ca va peut-être la choquer de te voir en compagnie d'une jeune femme.

- Non, j'ai besoin de ta présence.

Ils entrèrent.

Une étrange odeur de cire et d'épices mélangées flottait dans la pièce où la lumière extérieure ne filtrait qu'à travers les vitraux de couleur incertaine. Maëlle se sentit tout de suite mal à l'aise. Charles aussi.

Une femme apparut. Le visage du vieil homme resta impassible, ce n'était pas sa fille.

- C'est pour quoi ?

- Je voudrais parler à Marie.

L'inconnue le dévisagea, comme si elle ne comprenait pas ce que lui voulait cet étranger. Puis elle dévisagea Maëlle. Elle cherchait le rapport entre ces deux êtres, pas père et fille assurément, cela se sentait. L'amitié entre homme et femme n'existait pas pour elle, même ou surtout avec une telle différence d'âge. Elle leur afficha immédiatement son mépris et, enfin, haussa les épaules.

- Ce n'est pas ici que vous la trouverez.

- Et Louis ?... demanda timidement Charles.

Cet homme, grand et robuste, plein de vitalité, endurci par le travail et les années passées sur les routes, cet homme que Maëlle avait toujours vu sûr de lui et

## Maëlle

déterminé, cet homme ressemblait aujourd'hui à un petit garçon craintif qui se sait en défaut.

- Il travaille dans l'atelier. Je vais l'appeler.

La femme s'éclipsa. Charles jeta un oeil à sa compagne mais ne desserra pas les dents. Tous deux avaient déjà compris que cette intruse remplaçait sa fille. Louis entra, son visage devint livide.

- V... Vous... ici...

Charles avait peur de poser la question.

- Où est Marie ? lança Maëlle, comme elle l'aurait fait si elle la connaissait depuis sa prime enfance.

L'homme se laissa choir sur un tabouret. Maëlle sentit tout de suite la comédie, il gagnait du temps, il réfléchissait.

- C'est atroce...

- Où est-elle ?

- Ils sont venus un jour et ils l'ont emmenée au château, je n'ai rien pu faire, ils m'auraient tué.

Il y avait de la panique et des larmes dans la voix. La femme le regardait, le visage fermé, impassible. Charles se laissait prendre à son jeu.

- Qui les avait envoyés ?

- Je... je ne sais pas... Le comte, je suppose...

Maëlle marcha tranquillement jusqu'à la fenêtre donnant sur la rue, il était presque midi, le monde grouillait.

## Maëlle

- Je n'ai pas vu d'autres fabricants de chandelles en ville, dit-elle.

- Je suis le seul, répondit fièrement l'homme, l'autre a fermé.

- C'est donc toi qui livres au château... et tu ne connais pas les hommes du comte ?...

- Mais...

- Quand sont-ils venus la chercher ?

- Il y a deux ans, je crois, oui, c'est ça, deux ans.

Louis perdait pied. Il jetait d'incessants regards vers sa compagne mais celle-ci restait en dehors du débat. Charles commençait à comprendre.

- Pourquoi n'as-tu pas prévenu son père ?

Louis ne pouvait pas savoir que Charles arpentait les routes du royaume.

- Je... je ne sais pas... Qu'aurait-il pu faire ?

- Pourquoi sont-ils venus la chercher ?

- Je ne sais pas.

- Qu'as-tu fait pour la récupérer ?

Maëlle harcelait. Elle s'accroupit devant Louis toujours assis sur le tabouret - ses larmes n'étaient plus feintes à présent - et l'agrippa par le rebord de son habit à la hauteur de la poitrine.

- Tu n'as rien fait, n'est-ce pas ? Réponds !

Elle criait. L'homme secouait la tête, incapable de parler.

- Tu as préféré te jeter sur cette catin.



## Maëlle

La femme resta impassible.

- Ils sont venus la chercher, mais peut-être l'avais-tu vendue, oui, c'est ça, tu l'as vendue au comte et tu es devenu son fournisseur exclusif. Il l'a prise une nuit, peut-être deux puis l'a jetée dans une prison quelconque.

- Non !

- Parle alors !

La femme sortit de son mutisme.

- Elle est restée une semaine dans le lit du comte puis la comtesse, avec l'appui de l'Eglise, l'a fait accuser de sorcellerie.

- Ils l'ont brûlée ?

Charles avait retrouvé sa fermeté.

- Non, elle pourrit dans une geôle.

Maëlle se redressa vivement et pointa sur le cou de Louis une dague sortie de ses guenilles. Son regard était sur celui de Charles, elle attendait un simple signe pour l'exécution.

- Non, Maëlle.

- Il a vendu ta fille.

Elle rangea l'arme.

- Je vous aurais tués tous les deux. Vous ne valez rien.

Quand Charles quitta sa chambre ce soir-là et qu'il descendit dans la salle pour se restaurer, Maëlle dansait. Elle portait une jupe ample faite d'une étoffe noire lourde

et soyeuse, une chemise rouge sombre richement brodée de soie indigo et un châle noir dont elle jouait langoureusement. Elle se laissait glisser sur la musique rythmée des deux troubadours et sur les cris des quelques spectateurs. Tous les hommes avaient les yeux braqués sur elle. Quand elle dansait ainsi, elle laissait libre cours à toute sa sensualité, elle voulait être regardée, enviée, convoitée, désirée, et cela au mépris de toutes les convenances et de tous les tabous. Les satins rouges et bleus répandaient ses charmes dans toute la pièce, le reste du monde n'existait plus.

Charles s'assit à une table et, comme les autres, la regarda. Plus que sa fille ne l'aurait fait, c'était elle aujourd'hui - et depuis longtemps - qui lui donnait le goût à la vie, elle son amie.

L'aubergiste apporta du vin au vieil homme, il était ravi, son auberge était pleine.

Enfin, au terme d'une ronde folle, la jeune femme se laissa choir sur un banc à la table où deux jeunes soldats buvaient du vin en la regardant. Charles savait qu'elle ne lui tiendrait pas compagnie ce soir. Il n'était pas jaloux, elle était jeune, elle aimait la vie et tous ses plaisirs. Il quitta la pièce sans que lui et la jeune femme n'aient échangé un regard.

Les rues étaient désertes, comme elles devaient l'être chaque soir, mais pour chasser la tristesse de l'après-midi, pour effacer ses souvenirs, il avait repéré un endroit

## Maëlle

où des filles accueillantes lui donneraient ce dont il avait besoin.

A nouveau dans ses guenilles, Maëlle suivait le soldat qui la menait à travers les couloirs de la prison. Les murs de pierre étaient froids et humides, la clarté de la nuit filtrait par d'étroites lucarnes, le silence était total. Elle savait que, plutôt que de rester enfermée en ces lieux, elle préférerait se donner la mort.

L'homme s'immobilisa devant une porte. Il hésitait.

- C'est ici ?... Ouvre !

Il ne réagissait pas.

- Tu ne risques rien, je veux juste la voir, tu m'attends ici et tu surveilles.

Il entra enfin la clé dans la serrure et, lentement, fit bouger le pêne. Maëlle se glissa à l'intérieur et la porte se referma derrière elle.

Dans le fond de la cellule, une femme était allongée sur une paille. C'était une vieille femme, à la bouche gâtée, à la face ridée, aux cheveux épars. Elle se redressa sur sa couche et dévisagea Maëlle.

- Marie...

Elle avait reconnu son prénom mais ne s'en étonna pas. La fièvre ne lui en laissait plus la force. Simplement elle désigna du doigt une cruche d'eau et gémit.

- Attends.

## Maëlle

Maëlle sortit une petite bourse de son manteau et en mélangea le contenu à l'eau.

- Ca te soulagera.

Elle tendit l'eau à la moribonde qui avait dû être assez jolie pour causer son propre malheur puis retourna vers la porte.

- Ouvre-moi !

Un instant, elle eut peur qu'il ne soit enfui, qu'elle reste à jamais prisonnière de ces murs. La porte craqua.

« Dépêchons-nous, le jour se lève. »

La pluie tombait fine et froide sur les premiers vallons du pays. Maëlle et Charles marchaient à côté des chevaux, dans la boue que le soleil de la veille n'avait pas suffi à sécher.

- Je suis allée à la prison cette nuit.

Ils n'avaient échangé que quelques paroles depuis qu'ils avaient quitté la ville.

- J'espère que ce n'est pas uniquement pour ça que tu as couché avec ses soldats.

Il n'y avait aucune méchanceté dans sa voix, aucun reproche.

- Avec un, seulement. Non, pas seulement pour ça, mais quelle importance ! Je te parle de ta fille et tu me réponds morale chrétienne !

- Tu l'as vue ?

- Oui.

## Maëlle

- Que lui as-tu dit ?

- Rien. Je lui ai donné du poison. Elle doit être morte à présent.

Charles ne cilla pas, son pas ne changea pas de rythme, il savait déjà, elle le lui confirmait simplement. Jamais ni l'un ni l'autre ne montraient leurs peines, ils étaient trop fiers, trop intimes, ils éprouvaient les mêmes sentiments, le reste n'aurait été que comédie, comme chez les autres.

- Tu as bien fait. Il était de toute façon impossible de la sortir de là.

- Et inutile surtout.

Leur amitié était au prix de la vérité, et de toutes les vérités.

Maëlle

## **CHAPITRE II**

Assise près de Charles à l'intérieur de la carriole, Maëlle guidait les deux chevaux qui marchaient péniblement sous une pluie battante et glacée. La nuit allait tomber et ils n'auraient pas l'occasion d'allumer un feu avant la fin de l'averse, peut-être pas avant le milieu de la nuit. Leur liberté, leur choix d'errer était au prix de cet inconfort.

- Nous avons une chance d'arriver dans le sud avant la fin de l'hiver ? demanda-t-elle.

- Non, nous serons même peut-être obligés de nous arrêter un moment. Nous allons arriver au centre du pays en plein hiver. Les neiges y sont abondantes et le froid intenable.

- Je n'aime pas m'arrêter. S'arrêter, c'est mourir un peu.

Les nuages lourds, sombres de pluie et de nuit, pesaient sur la cime des arbres, la pluie claquait de plus en plus fort sur la bâche du chariot, le vent s'intensifiait et s'engouffrait dans le petit habitacle, des branches mortes

## Maëlle

roulaient sur le chemin, les chevaux peinaient de plus en plus.

- Regarde !

Maëlle tendait la main vers une petite bâtisse isolée, perdue entre deux arbres à l'orée de la forêt qu'ils longeaient depuis plusieurs heures. C'était le premier signe de civilisation qu'ils voyaient depuis le début de la journée. La piste qu'ils suivaient avait rapidement quitté les champs et sinué entre terrains en friche, forêt et clairières. Charles disait qu'ils étaient dans la bonne direction, Maëlle ne s'en souciait pas.

Ils s'approchèrent.

- C'est une chapelle, constata la jeune femme.

Charles mit pied à terre et entra. Maëlle resta dans le chariot, à l'abri de la pluie, et attendit qu'il ressorte.

- C'est petit mais nous serons à couvert pour passer la nuit. Nous attacherons les chevaux à un arbre.

- Espérons qu'il n'y ait pas de loups.

Au petit matin, la pluie avait cessé. Maëlle rangeait les couvertures dans la carriole tandis que Charles attelait les chevaux. Il ne pleuvait plus mais le ciel restait bas et l'atmosphère gardait en elle le froid et l'humidité. Tous deux s'affairaient en silence pour être repartis avant que le déluge ne reprenne. Ils étaient prêts à quitter les lieux lorsque deux hommes à cheval surgirent de la forêt.



## Maëlle

- Que faisiez-vous ici ?

L'homme qui hurlait du haut de son cheval était vêtu d'une épaisse toile brune. Il ressemblait à un homme d'église.

- Qui vous a permis de souiller cette chapelle? s'égosillait l'ecclésiastique. Fouille leur carriole, ajouta-t-il à l'adresse du jeune homme qui l'accompagnait. Je suis certain que ce ne sont que voleurs et pilleurs, un vieux débauché et sa ribaude.

Tout en vociférant, l'homme s'était approché de Charles et, du pied, lui heurta violemment l'épaule.

- Je vous interdis de nous frapper, tonna Charles. Et toi, gamin, interdiction de t'approcher de ce chariot. Nous sommes libres et nous avons le droit de circuler où bon nous semble. Quant à cette chapelle, nous avons pensé que le seigneur pouvait offrir l'hospitalité à des pèlerins transis de froid.

- Ce que tu penses m'importe peu, je vais t'apprendre...

Avant que le moine n'ait eu le temps de porter un nouveau coup de pied à Charles, Maëlle avait extrait sa dague de ses jupons et, à plus de dix mètres, l'avait fait virevolter jusqu'à la poitrine du cavalier. Tandis que le moine tombait foudroyé, elle bondit dans le chariot, s'empara d'un arc qu'elle banda et sans hésiter transperça d'une flèche le jeune homme qui fuyait.

- Mais tu es folle !

## Maëlle

Charles réalisait à peine.

- Cet homme était mauvais, dit-elle simplement en montrant le corps du moine.

- C'était un homme d'Eglise.

Elle haussa les épaules.

- Et ce gamin ?

- Il allait donner l'alerte et nos descriptions.

- Mais quel monstre es-tu donc, Maëlle ?

- Ils voulaient nous battre et nous dépouiller.

Maëlle se baissa sur l'ecclésiastique, récupéra sa dague qu'elle rangea sous sa jupe puis le fouilla rapidement. Triomphalement, elle brandit une bourse assez pesante.

- Tout le monde croira qu'ils sont tombés sur quelques voleurs. Filons maintenant.

Ils montèrent dans le chariot et quittèrent les lieux. La pluie recommençait à tomber.

Rapidement le chemin s'enfonça dans la forêt. La pluie et les rafales de vent aidaient l'automne à dénuder les arbres, le sol n'était plus qu'un boue de terre et de feuilles dans laquelle les chevaux s'enfonçaient, les nuages de plus en plus bas prolongeaient indéfiniment la nuit, comme si le soleil avait définitivement quitté le monde des vivants.

- D'où venait-il aussi ce maudit curé ? grommela Charles après des heures de silence.

## Maëlle

- N'y pense plus. Ce n'est pas parce qu'ils portent une robe que ces hommes-là sont meilleurs que les autres. Je n'aime pas ces gens-là. Ils se sont octroyé puissance et pouvoir au nom d'un homme mort depuis des siècles. Ils exploitent le peuple, flattent les grands et bernent les rares prêtres qui veulent réellement faire le bien.

- Ce n'est pas une raison pour tuer.

- Ils le font bien, eux, pour interdire toutes les autres religions ou tout autre rite. Souviens-toi des croisades et regarde l'Inquisition. Tu veux savoir si j'ai des remords? Non, je n'en ai aucun.

Tard dans la journée, peu avant la tombée de la nuit, ils quittèrent enfin la forêt. Le ciel s'était dégagé et était déjà étoilé. La nuit allait être froide.

Le terrain était vallonné et Maëlle ne voyait toujours pas le village que Charles annonçait.

- Ne t'inquiète pas, je connais la région. Ma soeur vivait dans ce village, j'y suis allé plusieurs fois.

- Tu penses qu'elle nous accueillera ?

Il sourit.

- Elle était beaucoup plus vieille que moi, elle doit être morte à présent.

- Curieux qu'on n'aperçoive aucune fumée.

Le vieil homme ne répondit pas. Il avait eu la même pensée au même instant. La scène du matin était à présent oubliée. Personne ne les avait vus, il y avait peu

## Maëlle

de chances qu'on les accuse de ce double meurtre. Tout ce qui lui importait désormais était de trouver un endroit pour la nuit.

- Après ce vieil arbre...

La petite route montait vers un hêtre immense dominant la broussaille et qui, à l'écart de la forêt, gardait le passage et, s'il existait, s'il existait encore, le village. Lentement, les chevaux gravissaient le terrain rocailleux et encore boueux. Enfin, en haut de la colline, le chemin décrivait encore une légère courbe et menait au village. Charles, assis à l'avant près de Maëlle, immobilisa le chariot. Des toits, il ne restait que les charpentes construites dans les bois les plus durs; les murs de pierre avaient résisté au temps, les murs de tourbe s'effondraient. Quelques bâtisses ressemblaient encore à des habitations mais il était évident que toute vie humaine avait fui le lieu depuis longtemps. Le soleil apparut pour semer sur la fin de journée des lueurs jaunes, ocres et oranges, pour mêler des impressions païennes aux bleus de la nuit, pour se rappeler à eux avant de se coucher sur la forêt qui, à l'ouest comme au nord, leur interdisait toute retraite.

A pas mesurés, marchant en silence près du chariot, respectueux comme certains le sont à un enterrement, ils entrèrent dans la rue principale. Au milieu de la rue, face à ce qui avait dû être une église débouchait une autre rue, plus courte mais plus large aussi. Le village ressemblait un peu à un T écrasé.

## Maëlle

Les maisons s'écroulaient mais aucune violence n'était décelable. Le bourg avait simplement été abandonné. Peut-être suite à une période de famine, ou il était mort de vieillesse, fui par les jeunes. Ce n'était en tout cas pas l'oeuvre de bandits; qu'y auraient-ils cherché d'ailleurs ?

Charles pointa un doigt vers une maison de pierre qui avait conservé une partie de son toit.

- Voilà notre auberge !

Maëlle avait allumé le feu au fond de la pièce, là où le toit manquait, pour que le tirage soit bon. Elle avait jeté leurs coussins et couvertures sur la terre battue et préparé une bouillie qui accompagnerait le peu de viande qui leur restait. Leur veillée serait plus confortable que celle de bien des paysans miséreux. Elle alla ensuite chercher le vin dans le chariot que Charles avait amené à la porte de la maison. Le froid ne serait bientôt qu'un mauvais souvenir.

Charles entra dans la pièce. Les murs étaient sales, le sol dur mais il ne voyait que le feu qui embaumait et enchantait la pièce de lueurs chaudes et dansantes. Maëlle était assise les pieds et les mains le plus près possible du foyer. Elle avait enlevé l'horrible manteau qui dissimulait ses formes, elle portait juste une chemise de toile légère et sa grosse jupe de voyage. Ses cheveux noirs sur les épaules, libre de toute contrainte, se moquant du bien et

## Maëlle

du mal, elle semblait fascinée par le feu. Charles resta un instant figé derrière elle. Il aimait cette fille plus qu'il n'avait jamais aimé sa femme et sa fille, beaucoup plus même. Jamais pourtant il n'avait eu un geste vers elle. La différence d'âge expliquait-elle tout ? Il comprenait enfin les moines qui vouaient leur vie à un mythe. Mais aurait-il pu vouer sa vie à un homme ?

- Approche-toi, ces vieilles poutres chauffent à merveille.

Charles plaça une toile épaisse en travers de la porte pour couper un peu le vent puis s'assit à côté de la jeune femme. Maëlle enfila son morceau de viande sur une épée courte et le tendit au-dessus des flammes.

- Demain, il faudra chasser ou acheter des vivres, dit-elle.

- Nous n'avons presque plus d'or.

- Il reste la bourse du prêtre.

- On en sera vite à bout.

- Et tes lettres de change ?

- On ne trouvera pas un lombard avant la prochaine grande ville. Dans trois ou quatre jours.

- La bourse du prêtre suffira amplement. Et si pas, je peux toujours danser dans une auberge, ou vendre quelques herbes.

- Tu nous feras brûler avec ces pratiques.

Elle haussa les épaules et attaqua son morceau de viande.

- Je sais depuis toujours que je ne suis pas faite pour être vieille. Je mourrai poignardée dans les bras d'un amant trop possessif, ou malade et grelottante de froid dans un fossé, ou sur un bûcher de l'Inquisition, mais je suis certaine que je mourrai jeune. Mes heures sont déjà comptées.

Charles regarda sa compagne. La jeune femme voyageait avec lui depuis plusieurs années et n'avait pas pris une ride. Malgré ses trente ans passés et sa vie aventureuse, elle ressemblait à une jeune fille, innocente et fraîche. Sa jeunesse semblait éternelle. Peut-être finalement était-elle d'essence divine comme elle l'affirmait parfois en riant.

« Tu sais, un dieu, c'est quelqu'un qui connaît tout, le présent et l'avenir, le comment et le pourquoi, lui avait-elle dit un jour. Plus tard, après la mort, nous serons peut-être tous des dieux. »

« Regarde ! »

Charles montrait une chaumière isolée, la première habitation qu'ils rencontraient depuis qu'ils avaient repris leur marche un peu avant l'aube. La journée avait été ensoleillée mais un vent d'est glacial avait empêché tout réchauffement de l'atmosphère.

Un petit enclos et des champs nus entouraient la ferme; le chemin contournait ce minuscule domaine puis s'enfuyait et disparaissait sans autre espoir de

## Maëlle

rencontre. Ils trouveraient toujours de quoi faire un feu, les bosquets et le bois mort ne manquaient pas, avec beaucoup de chance un ruisseau leur donnerait de l'eau fraîche, mais ce serait un miracle s'ils trouvaient un peu de gibier.

Maëlle regarda le soleil.

- On aurait pu marcher encore un peu.

Charles grimpa dans le chariot, prit l'arc et le carquois de flèches et les lança à sa compagne.

- Tiens, j'espère que tu auras plus de chance que ce matin, parce que, moi, j'ai faim... et froid, ajouta-t-il, bien décidé à prendre un peu de repos.

Elle fit la moue et haussa les épaules.

- Le ventre a vaincu l'homme !

- Et la ville la chasseresse !

- Vieillard !

- Emmerdeuse !

- Si tu veux, on entre dans cette ferme, on tue ces paysans, on mange et on continue!

Charles resta interdit, le souffle court, ne sachant si Maëlle plaisantait ou était sérieuse. Elle rit et à nouveau haussa les épaules.

- Ne fais pas cette tête-là !

Elle le rejoignit sur le chariot et ébranla le convoi.

- S'ils nous donnent à boire, je leur laisserai la vie sauve. Et puis tu sais que je ne tue que les curés !

Ses yeux pétillaient, son sourire le narguait.



## Maëlle

- Tu es impossible, soupira-t-il.

- Tu aimerais voyager avec une petite fille sage ?

En plus, on te traiterait de vieux satyre !

Machinalement, sans faim, Maëlle terminait son pain en laissant son regard errer autour d'elle. Une cheminée immense où du bois craquant chauffait et éclairait la pièce, quelques meubles grossiers, un confort rustre et dur, deux hôtes accueillants, âgés déjà, qui devaient travailler tout l'été, sans répit, pour survivre l'hiver. Ils avaient parlé de leurs enfants, deux garçons morts en bas âge, un fils marié et parti travailler dans la ferme de son beau-père (il hériterait d'un alleu, une terre libre), leur fils, leur fierté, et une fille mariée l'année dernière.

- C'est important un terre libre, insistait le vieil homme. Même si le maître n'est plus aussi exigeant qu'avant, c'est la fierté d'un homme.

Deux vies finissantes qui ne se posaient aucune question. C'était tout cela que la jeune femme voulait fuir.

Charles parlait et racontait leur voyage, il adorait ce genre d'auditoire. Les deux vieux l'écoutaient avec admiration mais sans envie. Trop de dangers, trop d'imprévus, trop de risques, trop d'incertitudes, trop de choix, trop de liberté.

- Et maintenant, nous allons vers le sud, conclut-il.

- Pourquoi?

## Maëlle

Charles jeta un regard vers sa compagne, Maëlle sourit.

- Pourquoi pas ? dit-il simplement. Le temps y est plus clément.

- La ville est loin ? Coupa Maëlle.

- Un jour en marchant bien, répondit le paysan. Quand vous rattraperez la forêt, pas loin d'ici, vous la longerez, sans jamais y entrer. Longez toujours le chemin, vous apercevrez d'abord le château, il est sur une butte, mais la ville est un peu avant, au pied de la butte.

Au petit matin, les deux paysans leur donnèrent quelques vivres qui peut-être leur manqueraient à la fin de l'hiver. Maëlle avait accepté avant que Charles n'ait eu le temps de protester.

- Tu sais, d'ici la fin de l'hiver, ils seront peut-être morts ! lui avait-elle dit plus tard.

Comme l'avait annoncé le fermier, le chemin rejoignit rapidement la forêt qu'ils laissèrent à leur gauche.

- Incroyable que ces gens n'aient jamais été victimes de pillards, isolés comme ils le sont.

Maëlle soupira.

- Je me tuerais si je devais vivre comme ça, murmura-t-elle.

- Ils ont leur équilibre, ils sont heureux. Plus heureux que nous.

## Maëlle

- Peut-être, consentit-elle, méditative, mais je ne pourrais pas. C'est un bonheur sans idéal, sans horizon, sans ambition, sans espoir. Je le leur laisse.

Vers la fin de la journée, alors que le froid était de plus en plus piquant, le chemin s'écarta de la forêt et rapidement rejoignit une voie pavée qui se dirigeait droit vers la ville et le château qui se profilaient à l'horizon.

Maëlle

### **CHAPITRE III**

Peu avant d'arriver aux limites de la ville, sous la clarté froide et persistante de la fin de journée, Charles et Maëlle hélèrent deux cavaliers qui se dirigeaient vers la cité. Ils voyageaient sans bagages et peu armés, ils devaient donc être des alentours. Ils connaissaient effectivement plusieurs auberges en ville mais pas une dont les dépendances permettraient d'abriter le chariot et les chevaux.

- Que va-t-on faire ? s'inquiéta Maëlle tandis que les deux hommes s'éloignaient.

- D'abord nous trouver un logement; pour le chariot, on verra plus tard.

- Il est hors de question de le laisser passer la nuit à l'extérieur et sans surveillance. Dans une ville de cette taille, il disparaîtra avant même que nous soyons endormis.

- Et nous sommes trop près pour passer la nuit à la belle étoile. Si des truands nous repèrent, non seulement ils voleront le chariot mais ils nous trancheront aussi la gorge.

## Maëlle

Maëlle ne répondit pas, elle n'avait aucune solution à proposer.

Derrière ses portes, la ville s'entassait sur elle-même, écrasée par ses propres remparts, elle s'asphyxiait dans des rues trop étroites et réduites encore par les éventaires des boutiques. Toute la journée, la foule avait piétiné le pavé; les plus pauvres fuyaient un logement étriqué, souvent sale, pour jouer, bavarder, s'attrouper, s'attarder, se distraire du jeu des boutiquiers et de leurs clients, du défilé des seigneurs ou des clercs, du spectacle incessant de la foule.

Le chariot avançait péniblement dans ces rues surpeuplées. Charles tendit le bras vers un bâtiment de coin.

- Attends-moi dans cette auberge. D'après ce qu'ont dit les cavaliers, le bureau des lombards ne doit pas être loin.

Maëlle sauta prestement en bas du chariot.

- Sois prudente.

La jeune femme sourit, parfois Charles retrouvait ses inquiétudes paternelles.

- Je sais me défendre.

- C'est justement ce qui m'inquiète, marmonna-t-il.

La maison du banquier italien était située dans une rue plus large et sans aucun commerce. La demeure semblait vaste et respirait la richesse. Charles laissa le chariot dans une cour, l'endroit n'était pas vraiment privé mais les fourrures étaient dissimulées dans un double fond et les rues étaient encore trop encombrées pour qu'on emmène le chariot. Il entra dans une bâtisse sobre mais cossue.

Le lombard, un homme assez âgé mais encore svelte, reçut Charles dans un bureau où le velours et les bibelots surchargeaient le décor. Dès que Charles eut sorti une de ses lettres de change, le banquier envoya un de ses larbins se charger du chariot. Il le mettrait en sécurité pour cette nuit, et d'autres si nécessaire. Les banquiers italiens avaient des solutions à tout dès l'instant où ils sentaient l'or.

Charles recompta les pièces et enfouit la bourse dans son manteau. Cette fortune, c'était le travail de toute une vie, c'était l'or que ses parents et les parents de sa femme avaient gagné et leur avaient cédé, c'était un riche commerce familial qui vendait dans tout le pays, c'était des bâtiments qu'il avait vendus, c'était... Il chassa ces idées sombres et prit congé du banquier.

La nuit était tombée quand il arriva à l'auberge. Le bâtiment, à l'angle de l'artère principale et d'une rue sombre et étroite, était étonnamment grand pour une auberge du centre-ville. La salle grouillait de monde mais

## Maëlle

il aperçut immédiatement la jeune femme. Maëlle riait et tournoyait au milieu d'un groupe de jeune gens. Toute la légèreté, la liberté, toute l'insouciance aussi qu'elle avait en elle effaçaient les vêtements lourds et grossiers qu'elle portait. Elle n'était plus qu'une jeune femme, belle et attirante, qui aimait la vie et qui aimait le faire savoir. Charles avait toujours accepté son libertinage et ses excès. Mais qu'un homme la traite comme une catin et il serait prêt à le tuer. Si elle-même ne l'avait pas fait avant.

Il ignore sa compagne, il voulait la laisser à ses jeux, à sa vie, et s'assit à une table un peu en retrait, la seule qui était encore libre. Il commanda du vin.

Quelques instants plus tard, lorsqu'elle se rendit compte de sa présence, Maëlle se précipita vers lui. Elle ne s'assit pas mais s'appuya des deux coudes sur la table. Ses yeux et son haleine trahissaient l'alcool.

- Tu sais qu'il y aura une pendaison demain ?

Sa voix était remplie d'excitation.

Charles jura entre ses dents.

- A moins de se lever à l'aube (ce dont il n'avait nullement envie), il sera impossible de quitter la ville, ça va être la bousculade. Tu nous as trouvé une chambre ? ajouta-t-il.

- Par chance, il leur en restait une, une seule.

Ce ne serait pas la première fois qu'ils partageraient la même chambre ou la même couche. Il



## Maëlle

était d'ailleurs fort probable qu'il passerait la nuit sans elle.

- Je mange et je vais me coucher, je suis fourbu.

- Attends !

En quelques minutes, ses compagnons avaient chassé les occupants des tables voisines et s'étaient installés. Maëlle s'était assise loin de Charles, près du jeune homme avec qui elle passerait la nuit, et peut-être la journée du lendemain. Il devait s'agir d'un groupe d'étudiants, la ville était assez grande pour accueillir l'une ou l'autre faculté.

Il faisait chaud dans l'auberge, l'air sentait le vin et la bière, les hommes criaient, les quelques femmes que Charles apercevait monnayaient leurs caresses. Un instant, Charles fut tenté mais son âge ne lui donnait plus ce genre de courage après une journée de route. Il remplit son gobelet de vin et attaqua son repas.

- D'où venez-vous ?

Charles fit un signe de la main. Cela avait-il une réelle importance ?

- Vous êtes son père ?

Charles sourit intérieurement. Leur vie correspondait peu au genre de vie qu'auraient mené un père et sa fille, pas dans cette société. Il y avait trop de respect et de liberté entre eux.

- Non, juste un compagnon de route.

- Depuis longtemps ?

## Maëlle

A l'autre bout de la table, Maëlle ne le voyait plus. Il attendrait qu'elle revienne, après ils reprendraient la route. Il attendrait sans haine ni jalousie. Leur entente dépassait l'amitié et l'amour, et le temps. Il était comme un apôtre derrière son prophète.

- Un bon bout de temps. C'était dans une auberge comme celle-ci, dans une ville du nord, pas loin de la côte. Je venais de prendre la route. Elle servait dans cette auberge. Un client l'a attrapée par la taille alors qu'elle passait entre les tables et a essayé de l'embrasser de force.

Charles rit franchement.

- Elle s'est dégagée et lui a fracassé une cruche en grès sur le crâne. Le patron s'en est mêlé, il a essayé de la frapper. Elle a pris un couteau qui traînait sur une table et l'a pointé sur le ventre de l'aubergiste.

En réalité, elle l'avait sorti de sous ses jupes informes mais il ne voulait pas trahir la défense de la jeune femme.

- J'ai cru un instant qu'elle allait le tuer. Ses yeux brillaient, elle le provoquait d'un sourire vainqueur. Je suis certain que l'aubergiste a craint pour sa vie, et il avait peut-être raison. Mais une espèce de géant est arrivé derrière Maëlle et l'a frappée.

Ce-disant, Charles imitait le geste de l'agresseur, brassant l'air d'un grand mouvement de bras.

- Elle a volé au-dessus d'une table et s'est retrouvée allongée et sonnée à mes pieds.

## Maëlle

- Qu'avez-vous fait ?

- Rien de bien glorieux, avoua Charles d'une voix franche et claire malgré la quantité de vin qu'il avait déjà absorbé. Le patron et le géant venaient vers elle pour assouvir je-ne-sais quels instincts et je leur ai dit que cela suffisait. J'ai donné de l'argent au patron, trop, beaucoup trop. Elle s'est relevée, a craché au visage du patron et nous sommes sortis, le ventre creux, ajouta-t-il, car je n'avais pas encore entamé mon repas. Et voilà.

Il ne raconta pas que, jusqu'à la sortie de la ville, ils n'avaient pas échangé un mot ni que là il lui avait proposé de reprendre chacun leur route. Elle n'avait jamais pensé que Charles l'avait achetée, lui non plus. Ils étaient au-dessus de ça. Elle était restée.

- Et avant ?

Charles, dont la vue commençait à se brouiller, dévisagea le jeune homme qui avait formulé cette étrange remarque.

- Ne posez jamais de question à Maëlle, articula-t-il péniblement.

Et à nouveau, il remplit son gobelet. On parlait, on riait, on vivait. Il ne connaissait pas ces gamins, il ne les reverrait probablement jamais. Et alors ? C'était la magie de la route.

Le lendemain, il se réveilla à côté d'une fille et avec un bon mal de tête.

Il s'habilla rapidement, caressa une dernière fois les épaules de l'inconnue et descendit dans la rue. Le froid était vif, piquant. Le soleil l'éblouit, un soleil d'hiver, sur un ciel bleu pâle, un soleil qui ne réchaufferait pas la ville aujourd'hui. Rien ne contrerait le vent de plaine, glacial, qui balayait les rues mais rien n'arrêterait non plus la foule des citadins de plus en plus nombreux à laquelle venaient s'ajouter les pèlerins, marchands et paysans des environs, tous venus assister au supplice. Les voitures et carrosses assez téméraires pour se risquer dans ces rues surpeuplées et trop étroites circulaient péniblement, seuls les chevaux des nobles et des marchands les plus riches se faufilaient encore aisément dans la masse.

Charles se fondit dans le peuple. Il marchait en écoutant et se délectait des réactions de la foule. Les esprits s'échauffaient, le spectacle de l'échafaud était des plus prisés. Pas plus que les hommes, ni les femmes ni les enfants n'auraient voulu rater l'exécution. Et tous espéraient quelques tortures avant que le bourreau n'achève sa tâche. Charles se repaissait maintenant des mesquineries de la foule, sachant que ce soir il n'aurait qu'une hâte : fuir cette cohue et reprendre la route.

Précédent son amant d'une nuit, se faufilant entre les badauds, Maëlle rejoignit Charles. Elle avait un sixième sens qui lui permettait de se mouvoir et de se diriger dans la foule. Comme si elle voyait à travers ces gens.

« Regarde » dit-elle.

Bloquant la circulation déjà difficile, le convoi des condamnés tentait de se frayer un chemin. La foule s'excitait, la tension montait, des injures fusaient au passage des trois criminels, quelques cailloux volaient, blessant ce gibier de potence.

- Ils ont pillé une église et tué un curé, glissa la jeune femme à son compagnon de route.

Pourtant ce crime qu'elle-même avait commis en certaines circonstances, ce crime qu'elle pardonnait volontiers ne lui inspirait aucune pitié pour les trois condamnés. Au contraire. Et puis chacun avait son destin. Quand son tour viendrait, personne ne l'aiderait.

Charles aurait voulu être à des lieues de là mais il restait, pour la suivre, pour veiller sur elle, comme le ferait un enfant qui, en l'absence du père, s'imaginerait protéger sa mère.

Sur la place, le bourreau attachait un des hommes à la roue.

- Tu vois ce bourreau ? chuchota Maëlle à Charles, tu vois cette cagoule noire ?... C'est ça la conscience humaine. Dieu, l'Eglise, le bourreau,... Les hommes ont toujours besoin d'une crainte pour faire le bien... Ils le font par peur, peur de ce qui leur arriverait s'ils agissaient mal... Peur de la punition, peur de la mort... Dans le fond de son âme, l'homme est la plus vile des créatures, la plus hypocrite... Plus de peur, plus de conscience, ils se

## Maëlle

déchireraient juste pour leur intérêt... Je les déteste... et je n'ai pas peur...

Ce soir-là, l'auberge débordait de monde. Charles terminait son repas, assis à un coin de table, bousculé par des soiffards. Maëlle se fraya un chemin jusqu'à lui et s'accroupit près de lui.

- Demain, il fera plus calme, dit-elle, nous pourrons reprendre la route.

- Et tes amis ?

Elle fit un geste de la main.

- Ils sont saouls, ou refont le monde sur un verre de vin. Tu sais comme on se lasse vite des gens de rencontre. Notre vie est sur la route. La leur est dans un coin perdu.

Un homme ivre heurta violemment le siège de Charles qui se rattrapa in extremis aux épaules de la jeune femme. L'homme éclata d'un rire gras et grossier, de ce rire vulgaire qu'affectionnent les rustres, ignorants de tout et s'amusant de violence.

- Dégage, vieillard. Laisse-moi la place et la fille.

- Tire-toi, bâtard !

Maëlle avait claqué l'insulte. L'homme rougissait de colère. La main de la jeune femme plongea dans ses jupes à la recherche du couteau.

- Non, Maëlle, murmura Charles qui était le seul à avoir vu le mouvement.

## Maëlle

Un cri, surgi du fond de la salle, interrompit la scène.

« Au feu ! La ville est en flammes ! Au feu ! »

La bousculade fut immédiate. Tous se précipitaient et couraient déjà, certains pour assister au spectacle, d'autres par peur. La panique se mêlait à l'alcool, le pire était à craindre.

Maëlle se colla contre l'homme qui avait agressé Charles et le fixa de ses yeux noirs.

- Prends ça, gros tas !

Et elle plongea l'arme blanche dans le ventre de l'inconnu. Profitant de la cohue, elle prit ensuite Charles par le bras et l'emmena à l'extérieur. L'homme porta une main à sa blessure, vacilla et entraîna tables et chaises dans sa chute. Personne ne les avait vus, personne ne le voyait, ses cris se perdaient dans le brouhaha général, son agonie serait longue.

- Le chariot, le chariot et les lettres de change.

Elle hurlait pour surpasser les cris de la foule.

- Les lettres sont dans un coffre chez un banquier italien. Lui nous dira où est le chariot. Suis-moi.

Charles prit immédiatement le chemin de la place centrale, là où le matin même avait eu lieu l'exécution. Une fumée épaisse, teintée d'or et de pourpre, cachait les premières étoiles.

- Regarde !

## Maëlle

Au détour d'une rue, les flammes les attendaient. Des femmes couraient, des enfants criaient, des hommes essayaient de lutter contre l'incendie, d'autres s'esquivaient abandonnant peut-être leur famille. Deux maisons entières étaient transformées en brasier. Les flammes éclairaient la nuit comme une torche géante; un pan de mur s'effondra sur la rue dans un déluge de bruit et d'étincelles, une odeur de chair brûlée s'abattait déjà dans la ville, deux autres immeubles s'allumaient, les flammes volaient et répandaient l'horreur, une silhouette en feu se jeta du premier étage d'une maison et s'écrasa sur le pavé, la foule fuyait, laissant la cité à son enfer.

Maëlle s'était arrêtée et tranquillement contemplait le feu. Elle était calme et sereine, comme une spectatrice insensible.

- Nous ne passerons pas par là, hurla Charles.
- C'est beau, c'est comme un gigantesque bûcher.
- Dépêchons-nous, Maëlle, d'autres rues sont déjà en feu.
- Regarde ces gens. Ce matin, ils se réjouissaient de la mort des trois condamnés. Ce soir, ils tremblent pour leur vie misérable.
- On ne doit pas rester là, Maëlle.

La ville craquait comme un bateau en pleine tempête, le feu sautait d'un toit à l'autre, les rues recrachaient des familles entières, Maëlle et Charles couraient eux aussi, les façades épargnées par les flammes



## Maëlle

se noircissaient, la fumée choisissait ses premières victimes et les plongeait dans un sommeil profond et mortel.

- Nous n'atteindrons jamais l'autre côté de la ville.

Le feu avançait plus vite qu'eux. Une autre façade s'était effondrée et une pièce de charpente en feu leur barrait la route.

- Les flammes ne sont plus très hautes sur ces poutres. Si nous courons, elles nous toucheront à peine.

Des flammes jaillirent d'une maison voisine.

- Si cette baraque s'écroule,...

- C'est un risque, allons-y.

Sans attendre de réponse, elle retroussa son épaisse jupe et se précipita dans la rue où le feu leur accordait une trêve. Charles la suivit. Les pignons vacillaient, les rues s'effaçaient, il fallait passer, c'était la vie ou la mort. Un homme tenta d'arrêter Maëlle.

- N'y allez pas, ça va s'écrouler dans une seconde!

Dans un réflexe, comme si elle avait déjà eu l'arme en main, la jeune femme passa la lame sur le visage de l'inconnu, se dégagea et continua sa course. Charles la suivait toujours. L'homme porta la main à sa blessure, des murs cédèrent, la rue s'embrasa.

Enfin arrivés sur la place, Maëlle et Charles se débarrassaient de flammèches accrochées à leurs vêtements.

- Où est-il ton lombard ?

## Maëlle

- De l'autre côté de la place. Dieu Merci, le feu est encore loin.

- Regarde cette gosse.

A quelques mètres d'eux, dans une des artères étroites qui donnaient sur la place, une enfant de sept ou huit ans était sortie d'une maison que les flammes n'avaient pas encore totalement rongée. Le feu l'entourait, pas encore assez fort pour la tuer, mais déjà trop présent pour ne pas l'aveugler. La gamine criait, peut-être après sa mère, ou simplement de désespoir.

- J'y vais.

- Non, Maëlle, c'est trop dangereux.

La jeune femme ne l'écoutait pas.

- N'y va pas, tout va s'effondrer d'une minute à l'autre.

A nouveau, elle se précipite dans les flammes. La fumée la prend à la gorge. Elle bloque sa respiration. Enjambe une bille de bois déjà presque consumée. Dans une maison voisine, un plancher s'effondre, des flammes jaillissent dans la rue. Maëlle ne voit que la fillette qui pleure, qui s'épuise. Elle la saisit à bras le corps et fait demi-tour. Devant elle, une maison cède et le feu lui barre la route. Le souffle lui manque, elle reprend sa respiration, avale la fumée, les yeux lui piquent, elle peut à peine les garder ouverts, la fumée l'étouffe, des larmes lui coulent sur la joue mais elle court toujours. Vers le foyer maintenant, pour trouver un passage, le feu est